

à inscrire ce mot en lettres d'or sur la porte de leur cave : CHAPELLE.

— **Encycl. Hist.** L'usage des bibliothèques est de beaucoup antérieur à l'imprimerie, puisque la tradition veut que la première bibliothèque ait été formée à Memphis, 2000 ans av. J.-C., par le roi Osymandias, qui régnait en Egypte. Cette bibliothèque se composait d'une certaine collection de manuscrits écrits en caractères samaritains (ancien hébreu), qui avaient remplacé les signes hiéroglyphiques, et de pierres gravées, chargées d'emblèmes, dont la connaissance était un secret pour le vulgaire. Diodore de Sicile rapporte que cette bibliothèque était fermée par une porte sur laquelle on lisait ces mots : *Remèdes de l'âme*, inscription pleine de sagesse et de vérité, qu'on pourrait encore appliquer aux bons livres, et qui montre le cas que les anciens faisaient du savoir.

Champlion le jeune a trouvé dans les ruines du Rhamesséum de Thèbes quelques constructions qui attestent l'existence d'une bibliothèque considérable dans cette résidence royale. Sur les jambages de la porte qui fut celle de la bibliothèque, il a reconnu l'hiéroglyphe de celle des perfections divines qui est désignée sous le nom de *thôth*, l'esprit de Dieu, science et lumière; sur le jambage de droite de la même porte, il a lu l'hiéroglyphe de l'étude, *sa*, qualifiée du titre de Dame des lettres, présidente de la salle des livres, tenant à la main tous les instruments propres à écrire, et suivie de la personnification de l'ouïe, figure humaine surmontée d'une large et haute oreille. — Est-il possible, dit-il, de mieux annoncer que par de tels bas-reliefs l'entrée d'une bibliothèque ?

Il y eut aussi à Memphis une riche bibliothèque, où Naucratis prétend qu'Homère aurait trouvé l'*Iliade* et l'*Odyssée*, composées par un poète inconnu, et données ensuite par lui comme étant son œuvre personnelle. Nous n'avons pas besoin de dire que l'assertion de Naucratis nous paraît dénuée de tout fondement. Mais la plus importante de toutes les bibliothèques que posséda l'antique Egypte fut celle d'Alexandrie, dont les Ptolémées furent les fondateurs, et où l'on compta, dit-on, jusqu'à 700,000 volumes. C'est dans cette bibliothèque que Ptolémée Philadelphe déposa la traduction grecque des livres des Hébreux, connue sous le nom de *version des Septante*.

Nos lecteurs peuvent voir, au mot ALEXANDRIE (*Bibliothèque d'*), les détails que nous avons donnés sur cette précieuse collection, et sur les circonstances funestes qui en amenèrent la destruction.

Les Hébreux n'eurent point de livres avant Moïse; ce fut lui qui composa leurs premières écritures, dont un exemplaire, gravé sur la pierre et conservé avec un soin religieux, forma le fonds de leur plus ancienne bibliothèque. Les écrits de Josué et ceux des premiers prophètes furent également gravés, ce qui autoriserait à penser que, lorsque les Babyloniens prirent Jérusalem, les livres juifs furent plutôt brisés que brûlés. Quoi qu'il en soit, cette bibliothèque, placée au fond du sanctuaire, était confiée à la garde du grand prêtre, qui seul avait le droit d'y pénétrer.

On peut encore donner le nom de bibliothèque aux archives publiques et privées qui, dans les temps bibliques, se gravaient sur des lames d'étain et de plomb, particulièrement en Perse et en Chaldée. La bibliothèque de Suse passait pour être très-riche en archives de ce genre, et le Grec Mégasthène alla la consulter pour composer son histoire des Perses.

Bien que les bibliothèques grecques n'aient jamais acquis l'importance de plusieurs de celles que nous venons de signaler, néanmoins, et malgré l'absence de renseignements précis, on ne peut douter qu'elles ne fussent nombreuses, et que quelques-unes n'aient compté un nombre de volumes considérable.

Samos et Athènes furent les premières villes grecques qui formèrent des bibliothèques, après que Cadmus, fils d'Agénor, eut apporté en Grèce les caractères alphabétiques, 1519 ans av. J.-C. Ce furent Polycrate et Pisistrate qui prirent le soin de rassembler les premières collections destinées à être conservées dans des dépôts spéciaux, et bientôt Euripide, Eschyle, Nicomache, Aristote en formèrent à leur tour pour leur usage particulier. Celle de Samos fut enlevée par Xerxès et transportée en Perse, d'où, plus tard, elle fut renvoyée par Séleucus Nicator à Athènes, où elle fut de nouveau pillée par Sylla et rétablie par l'empereur Adrien. Mais déjà les planches gravées étaient abandonnées; on écrivait sur des peaux d'animaux, sur des feuilles de palmier, sur l'écorce intérieure du tilleul, sur le papyrus, ou enfin sur de la toile enduite. Le temps était déjà loin où Job avait dit : « Qui m'accordera que mes paroles soient écrites ? qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre avec un stylet de fer, qu'elles soient gravées sur une lame de plomb, ou sur la pierre avec le ciseau ? » Les livres d'Aristote, laissés à Nélus, passèrent, dit Strabon, à des gens non instruits qui les tiraient sous clef et n'en firent aucun usage; ensuite, on les cacha dans la terre, où ils furent rongés par les cloportes et les teignes. Ce qu'on appelait volumes alors n'était autre chose que de longues bandes de feuilles, de peaux ou de papyrus, roulées ou assemblées en forme d'éventails.

Au dire de Zuringer, il y avait une biblio-

thèque magnifique dans une île des Cyclades, et elle aurait été brûlée par ordre du médecin Hippocrate, pour se venger des habitants de l'île, qui avaient refusé de suivre sa doctrine. Ce fait est peu probable; il n'est pas permis de supposer qu'un savant tel qu'Hippocrate ait pu se rendre coupable de cet acte sauvage.

Rome fut plus tardive qu'Athènes à prendre le goût des livres; le peuple romain, qui longtemps n'eut d'autre passion que celle de la guerre, ne pouvait pourtant pas rester toujours étranger aux lettres, il devait s'y adonner à son heure, avec une ardeur enthousiaste. Paul-Émile, le vainqueur de Persée, fut le premier qui forma une collection de livres, ou plutôt qui la conserva; car, c'est au roi de Macédoine qu'appartient l'honneur de l'avoir créée, et non à Paul-Émile, qui ne fit que s'en emparer et la transporter à Rome.

La première bibliothèque publique, à Rome, fut fondée par Asinius Pollion, dans l'*Atrium Libertatis*, sur le mont Aventin. Jules César avait formé le projet d'établir une grande bibliothèque grecque et latine, et avait chargé Varron d'en diriger la formation; mais ce dessein fut arrêté par sa mort. A la bibliothèque de Pollion succéda celle d'Auguste, dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin; il y en eut aussi d'autres moins importantes, appelées *Octavianae*, du nom de la sœur d'Auguste, et d'autre partie du *Porticus Octaviae*. Il y avait encore des bibliothèques au Capitole (Suetone, *Dom.* 20), dans le temple de la Paix (*Gell.*, xvi, 8), dans le palais de Tibère (*Gell.*, xiii, 18), et enfin la bibliothèque *Ulpianae*, la plus célèbre de toutes, créée par Trajan. Dioclétien annexa cette bibliothèque à ses Thermes.

Les collections particulières de livres commencèrent à devenir en faveur à Rome, après la seconde guerre punique. Parmi les bibliophiles les plus zélés de l'antiquité, il faut citer les noms de Cicéron et d'Atticus. La bibliothèque de Lucullus était considérable, et il l'ouvrait généreusement au public. (V. Plutarque, *Vie de Lucullus*.) Dans les derniers temps de la république, il était de bon goût d'avoir chez soi une salle élégamment ornée de livres. C'était même devenu un genre, une véritable mode. Bien des gens avaient chez eux de splendides bibliothèques, et n'étaient même pas en état de lire le titre de leurs ouvrages. Aussi Sénèque raille-t-il d'une façon piquante ces amateurs prétentieux et ignorants. Lucien a écrit contre eux un traité entier. On voit, pour le remarquer en passant, que les enrichis vaniteux sont partout et toujours les mêmes. Sénèque et Lucien trouveraient de nos jours ample matière à raillerie, s'ils pénétraient dans certaines bibliothèques, aux superbes volumes somptueusement reliés, et dont on peut dire avec Voltaire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Mais revenons à l'antiquité et aux Romains. Une bibliothèque présentait ordinairement, comme nous l'apprend Vitruve, un aspect oriental. On a découvert à Herculaneum des bibliothèques à peu près intactes. Le long des murs, des cases numérotées contenaient les livres en rouleaux (*volumen*, volume, de *volvere*, tourner), et ces cases ressemblaient assez à celles qui garnissent les boutiques de nos marchands de papiers peints. La pièce découverte à Herculaneum était assez petite pour que l'on pût toucher les deux parois en étendant les deux bras. Les casiers portaient le nom d'*armaria* (Plinie le Jeune), de *locamenta* (Sénèque), de *foruli* (Juvénal), de *nidi* (Martial). Asinius Pollion avait poussé la magnificence jusqu'à orner sa bibliothèque avec les portraits et les bustes des grands hommes, les statues de Minerve, des Muses, etc. Cet exemple fut bien vite suivi par les riches dans leurs bibliothèques.

Les cases avaient de trois pieds à trois pieds et demi de long; chaque volume présentait celle de ses tranches dans laquelle était le *pittacium*, c'est-à-dire la carte qui portait inscrit le nom de l'ouvrage. Dans les bibliothèques des riches Romains, les armoires destinées à renfermer les volumes étaient en bois de cèdre, avec des ornements d'ivoire; quelques-unes même étaient entièrement en ivoire. Ce luxe se perpétua jusqu'après la chute de l'empire d'Occident; car Boèce, dans sa *Consolation philosophique*, parle de bibliothèques dont les murs sont ornés de verre et d'ivoire. Ces armoires ne se trouvaient pas seulement le long des murs, mais encore il y en avait au milieu de la pièce. Ces bibliothèques avaient leurs catalogues tout aussi bien que les nôtres, comme on peut le voir dans Quintilien, qui dit, pour s'excuser de ne pas citer tous les poètes d'un ordre inférieur : « Il n'est poésiste, quelque étranger qu'il soit à la poésie, qui ne puisse prendre dans une bibliothèque, et insérer dans ses ouvrages le catalogue des poètes. » On ignore si ces catalogues étaient de simples inventaires, où s'ils étaient dressés dans un ordre logique et raisonné. Les bibliothèques de l'antiquité n'étaient pas seulement des centres d'études, elles étaient aussi des lieux de réunion, propres aux conversations philosophiques et littéraires, celles surtout qui étaient établies dans l'intérieur des thermes. Le cèdre, l'or, l'ivoire, n'étaient pas seuls employés pour décorer ces temples de l'étude; on y ajoutait aussi le marbre et l'or. Les habiles architectes s'en abstenant pour-

tant, parce que l'éclat de l'or peut nuire à la vue, et, pour la même raison, ils employaient du marbre vert au lieu de marbre blanc. Le principal ornement des bibliothèques consistait, comme nous l'avons déjà dit pour celle d'Asinius Pollion, dans les portraits et les statues des grands hommes dont elles renfermaient les ouvrages. On n'y admit d'abord que les auteurs morts; mais bientôt la flatterie ou l'amitié décernèrent cet honneur aux auteurs vivants. Ces bustes ou statues étaient en or, en argent, en bronze, en cire, en ivoire, en marbre ou en plâtre, et une inscription les accompagnait ordinairement. Martial composa un quatrain pour mettre au bas de son portrait, que Sertorius avait fait placer dans sa bibliothèque, parmi celui de plusieurs autres hommes célèbres.

L'établissement du christianisme ne fut pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, favorable aux bibliothèques; les premiers chrétiens, tout entiers à la pratique des idées nouvelles, s'occupaient uniquement de les faire triompher, et ne songeaient guère à orner leur esprit de connaissances étrangères à la religion. Aussi leur arriva-t-il souvent de brûler tous les livres autres que les Évangiles, le Nouveau et l'Ancien Testament, et les Actes des martyrs. Saint Jérôme et Georges, évêque d'Alexandrie, furent les premiers qui s'avisèrent de s'opposer à cette fâcheuse destruction. Saint Amphile fut, selon quelques auteurs, le fondateur de la bibliothèque de Césarée, attribuée par d'autres à Jules Africain; augmentée ensuite par Eusèbe, évêque de cette ville, elle s'éleva au nombre de 20,000 volumes; c'est là que saint Jérôme trouva, dit-on, l'Évangile de saint Mathieu en hébreu. On ne sait guère ce que devint cette précieuse collection, qu'on dit avoir été dispersée, puis reformée par saint Grégoire de Nazianze. Malheureusement, la persécution de Dioclétien amena la destruction, non-seulement de celle-là, mais encore de toutes celles qui existaient dans chaque église chrétienne.

Cette manie de brûler les livres fut commune même aux Chinois, qui passent pour avoir cultivé les sciences et les lettres de temps immémorial, 200 ans av. J.-C., un empereur de Chine, du nom de Chinguis, ordonna que tous les livres du Céleste-Empire fussent brûlés, à l'exception de ceux qui traitaient de la médecine, de l'agriculture et de la divination. Il fut conduit à l'idée de cette exécution par le désir de faire oublier aux Chinois à venir le nom de tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône, s'imaginant qu'il passerait ainsi dans la postérité pour le fondateur de la Chine. Les ordres qu'il donna ne furent point complètement exécutés, et une femme, savante peut-être, mais assurément amie des livres, garda les ouvrages de Meng-tse, de Confucius et de plusieurs autres philosophes, et elle en colla les feuilles contre les murs de sa maison. Cette singulière façon d'utiliser les ouvrages de l'esprit, en les faisant servir à l'ornementation des murailles, les sauva de la destruction. Quand Chinguis mourut, son successeur, averti de l'existence des livres en question, les fit soigneusement rassembler, et, à partir de ce moment, les précieux enseignements exprimés dans les ouvrages de Confucius devinrent des articles de foi pour les Chinois. Neuf livres du célèbre philosophe furent ainsi conservés, et ces neuf livres servirent de base à tous ceux qui furent écrits depuis.

On est véritablement surpris, eu égard à l'ignorance des moyens de production découverts depuis, du nombre considérable d'ouvrages qui furent mis au jour par les anciens, quand on songe aux milliers de volumes qui devinrent la proie du feu dans l'antiquité et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Les bibliothèques semblaient n'être fondées que pour être brûlées, et les barbares, dont les invasions furent si désastreuses pour les Gaules, ne manquaient jamais de faire d'immenses feux de joie avec les livres qui leur tombaient sous la main.

Lorsque Constantin le Grand transporta le siège de l'empire romain à Constantinople, il y fit établir à grands frais une magnifique bibliothèque, dans laquelle il parvint à réunir plus de 6,000 volumes, et ce nombre s'accrut singulièrement par les soins des successeurs de ce prince, puisque, à la mort de Théodose, elle en comptait 100,000. Elle fut en partie détruite par Léon l'Isaurien, qui y fit mettre le feu en 727. Au nombre des ouvrages importants que les flammes anéantirent étaient ceux d'Homère, écrits en lettres d'or, et une copie des Évangiles reliée en plaques d'or. Mais il était réservé au savant empereur Constantin Porphyrogénète de réparer ce désastre, ce qu'il fit en travaillant lui-même à reformer une bibliothèque, qui s'enrichit par les recherches des savants qu'il mit en campagne pour lui découvrir des livres rares. Cette bibliothèque était publique, et on venait de toutes les parties de l'empire y travailler. Cette superbe collection traversa sans encombre la période de luttes qui amena la chute de l'empire grec, pour être sacrifiée, sous le règne d'Amurat IV, à la haine que le sultan portait aux chrétiens. Bagdad servit de retraite aux lettrés grecs, qui durent abandonner leur patrie à la suite des troubles religieux qui la désolèrent, et bientôt ce furent les Arabes qui donnèrent au monde le spectacle de la protection des lettres. On cite les bibliothèques

du Maroc; celle de Fez, entre autres, comptait 100,000 volumes. Pendant ce temps, l'Occident retombait dans la barbarie, et peu à peu les livres devenaient le rare apanage de quelques monastères peuplés de moines érudits.

En Gaule, après la chute de l'empire romain, les lettres ne furent plus cultivées que dans les monastères, et c'est là que se réfugièrent toutes les collections de livres. Charlemagne en avait formé une assez nombreuse; mais par son testament il ordonna de la vendre, pour en donner le prix aux pauvres; quelques autres particuliers essayèrent d'en avoir; mais, depuis le vie siècle jusqu'au xive, les ordres monastiques sont presque seuls à en posséder d'importantes. Dans les monastères, une bibliothèque passait pour aussi indispensable qu'un arsenal dans une place forte, et de là était venu le proverbe, souvent cité au moyen âge : *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamento*. Le mot *armarius* désignait ordinairement le bibliothécaire d'un monastère ou d'une église. On exigeait des *armarii* le serment de ne vendre, ni engager, ni même prêter aucun des volumes confiés à leurs soins. Pour comble de précautions, les ouvrages les plus précieux étaient enchaînés, ce qui ne les empêchait pas de se perdre et de s'égarer, perte énorme à une époque où la Bible coûtait environ 500 francs. Les religieux du couvent eux-mêmes étaient tenus à des précautions très-minutieuses; ils devaient demander pardon, comme d'une faute punissable, quand ils avaient laissé tomber un volume; la moindre tache causée par leur fait était le sujet d'un grave reproche; quand enfin, par une exception très-rare, on prêtait quelques-uns des volumes, c'était en échange de garanties bien autrement sérieuses que celles qui sont exigées aujourd'hui dans nos bibliothèques publiques : l'emprunteur déposait un gage qu'il ne pouvait recouvrer que par la remise du manuscrit. Louis XI, voulant emprunter à la Sorbonne la version latine du médecin arabe Rhazès, ne put l'avoir qu'en mettant en gage 12 marcs de vaisselle d'argent, et en déposant une caution de 100 écus d'or. Il faut ajouter que ceci se passait en 1471, au lendemain de l'invention de l'imprimerie. Pour justifier ces précautions, il suffira de rappeler l'extrême rareté des manuscrits. Au xie siècle, les historiens de France donnent le titre de riches bibliothèques à celles de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire et du monastère de Saint-Riquier; or, chacune d'elles possédait environ 36 volumes. Au xive siècle, la bibliothèque de la reine Clémence, femme de Louis X, était composée de 40 volumes seulement.

Malgré les services rendus aux lettres par les copistes des monastères, quoique ce soit dans ces maisons que les premiers imprimeurs aient trouvé les auteurs classiques grecs et romains, les ouvrages de théologie et de dogme étaient en bien plus grand nombre, et quand le haut clergé légua des livres à une église ou à un monastère, il en exceptait ceux de droit civil, pour ne pas détourner les clercs de l'étude du droit canonique, et pour ne pas en faire des amis du monde et des ennemis de Dieu. La bibliothèque de Saint-Victor est la plus célèbre entre toutes les bibliothèques des ordres monastiques, et l'amour que ces moines, dans ces temps reculés, avaient pour leurs livres était si grand, qu'ils allèrent jusqu'à excommunier ceux qui les leur dérobaient. L'esprit religieux réagit, toutefois, contre cette bibliomanie, même à l'égard des livres purement religieux, comme semble l'indiquer la légende suivante : « En 1439, deux frères mineurs qui avaient une nombreuse bibliothèque viennent à mourir; ils comparaissent devant le tribunal de Jésus-Christ, les mains liées derrière le dos, précédés de deux muets chargés de livres. A cette question : « De quel institut êtes-vous ? » ils répondent qu'ils sont de celui de Saint-François. — « Eh bien ! que saint François les juge ! Le saint leur demande alors à quoi tous ces livres pouvaient leur servir. — « Nous les lisons. — Mais faisiez-vous ce qu'ils ordonnent ? — Non. — L'arrêt fut rendu en ces termes : « Attendez que, par vanité seulement, et contre la sainte loi de la pauvreté, vous avez amassé tant de volumes, et que vous n'avez rien fait de ce que Dieu vous y ordonne; vous irez, vous et vos livres, à la prison éternelle. La terre alors s'entr'ouvre et engloutit les deux muets avec leur charge, et les deux moines avec leurs muets. » Si une semblable réaction se manifestait contre les livres religieux, quel accueil attend donc ceux des réformateurs, qui vont bientôt venir ? Les moines du Mont-Cassin n'eussent pas mérité un semblable anathème, et tout le monde connaît la douleur et le désespoir de Boccace à la vue du débâlement de leur bibliothèque. La porte de ce célèbre dépôt de manuscrits ne fermait pas, les livres étaient couverts d'une épaisse poussière, les volumes étaient incomplets et les marges coupées. Quand il demanda la cause d'une semblable incurie, on lui répondit que les moines raclaient les feuilles du vélin pour écrire de petits psaumes qu'ils vendaient aux enfants, ou coupaient les marges pour en faire des brevets et des amulettes qu'ils vendaient aux femmes. On juge de l'indignation du savant poète, qui, dans tous ses voyages, se faisait suivre par des muets portant tous ses livres, et qui copiait de sa main les manuscrits précieux qu'il trouvait sur sa route.

L'Angleterre était plus avancée que la France sur ce point, car nous la voyons, dès